

# Tết Cayenne – Tết Sài-Gòn (fiction)



Par Maurice Dejean de La Bâtie JJR 63

Le premier souvenir du nouvel an lunaire de ma vie est celui passé à Cayenne en 1976. Ce soir-là, nous étions réunis dans la salle du «Saigon», le restaurant d'un couple de Vietnamiens dont nous avons fait la connaissance à l'hôtel Ket-Tai après notre arrivée en Guyane, 3 mois plus tôt. Avec nous étaient également présente une quinzaine de personnes, d'origines et de conditions diverses, mais toutes liées au Viet-Nam, selon la tradition émise à travers le fameux diction *Dù ai buôn bán nơi đâu / Nhớ đến ngày Tết rủ nhau mà về* («Quiconque, quel que soit le lieu où il fait du commerce, se souvenant du jour du Têt, se doit de revenir chez lui»): femmes accompagnées de leurs époux français, enfants suivant leurs parents, hommes seuls ayant vécu «là-bas» et ayant gardé la nostalgie du pays, quitté plus ou moins récemment.

Tout le monde avait endossé de beaux vêtements, s'était mis dans de bonnes conditions mentales pour accueillir l'arrivée du Dragon car, selon la tradition, chacun se doit de passer le «réveillon» et les 3 premiers jours de l'an de façon correcte, en particulier dans son comportement comme dans ses paroles. Les discussions allaient bon train, entrecoupées de quelques flashes d'appareils photographiques. Nous étions à la même table qu'un vieil ami de mes parents, un bienfaiteur durant nos premiers jours dans ce pays éloigné de tout, ancien directeur de la Banque franco-chinoise et, alors, directeur d'une succursale de ladite banque, re-nommée Banque française commerciale. On dégustait les délicieuses crêpes à la vapeur de la patronne, qui, dans la journée-même, en avait préparé la pâte, obtenue à partir du riz en grains écrasé dans un appareil en pierre, sa meule à farine ramenée du pays, via Nouméa, où elle avait vécu quelques années.

Aux environs de minuit, heure de Cayenne, une dame, épouse d'instituteur et mère de sept enfants, entama, *a cappella*, une chanson célèbre, de ces années-là. Je n'avais pu retenir, dans ma petite tête de gamin de 4 ans, que le refrain, dont les paroles me semblaient vaguement ridicules:

*Sài-Gòn đẹp lắm, Sài-Gòn ơi! Sài-Gòn ơi!  
Lá la lá lá la,*

*Lá la lá lá la...*

*Ôi đời đẹp quá, tràn bao ý thơ*

(«Saigon est très belle, ô Saigon, ô Saigon... Oh comme la vie est belle, remplie de tant d'idées poétiques»).

L'assistance participa à la chanson, certains ne pouvant que fredonner l'air, ne connaissant pas les paroles. Les Français qui ne connaissaient pas suffisamment la langue faisaient quand même l'effort de suivre, en remuant les lèvres. Quelques uns suivaient à peu près le rythme, frappaient dans leurs mains, ou sur la table. L'ambiance était étrange sous les lampes à peine tamisées du restaurant: une certaine chaude atmosphère que ce groupe de personnes essayait de créer, une certaine chaude atmosphère quelque peu «sacrée» venue en fait de leur cœur, quelque part enfouie dans leurs souvenirs. Je vis alors mon père, mais aussi un ou deux autres participants, essayer furtivement une larme.

C'était notre premier Têt d'exilés, il y a un peu plus de soixante ans.

Aujourd'hui, je me trouve dans l'avion qui va ramène dans mon pays natal, et je vais bientôt vivre la fête du Têt à Sài-Gòn. En cette fin d'après-midi, le gros porteur me dépose à l'aéroport de Long-Thành, inauguré dans les années 2020. Je vais donc, enfin, après toute une longue période, pouvoir revisiter le lieu qui m'a vu naître. Quarante années, oui, quarante années, sont passées, remplies d'événements, de joies et de chagrins. La dernière fois, dans ma jeunesse insouciante et hélas ignorante, je n'ai fait que regarder d'un œil distrait cette ville que mon père avait voulu me présenter: les endroits où nous avons vécu, moi jusqu'à l'âge de trois ans, lui depuis son enfance et pendant trente années.

Cependant, pour l'instant, je suis obligé de laisser un peu de côté la joie de me replonger dans ce pays, où la solitude n'existe pas. Après les formalités d'usage, je me retrouve d'un coup dans le grand hall, loin de l'hiver parisien, happé par la lumière éclatante du soleil, la chaleur tropicale, les cris des voyageurs retrouvant leurs familles et toutes sortes de bruits qui, après une dizaine d'heures de vol, ont fini par me fatiguer. Je monte dans un taxi non sans remarquer, dans une brèche de ma conscience qui me rappelle une réalité dont je suis venu me rendre compte par moi-même, les sourires et les mines épanouies sur les visages qui m'entourent. Tout et tous me font comprendre que l'année se termine, et qu'un nouveau printemps va arriver; tout et tous me rappellent que le cycle va se renouveler et que tout et tous vont se renouveler, au-delà des contingences du moment. Au-delà des épiphénomènes, je m'attends à retrouver, et, pourquoi pas, à revivre, la symphonie, la saveur et le charme de cette façon de vivre la vie, cet esprit si particulier qui englobe le quotidien des gens. En les observant mieux, l'on pourrait même sentir que cet esprit inimitable a reçu l'empreinte du passage du temps, tant il semble riche d'une subtilité chaleureuse et d'une profondeur difficilement détectable. J'espère que je ne serai pas déçu par mon séjour ici, durant ce Têt.

On me dépose à l'hôtel Alexandre de Rhodes, et je me donne comme consigne d'aller visiter les alentours à pied, après une bonne douche et une sieste bien méritée. Me voici donc au cœur de ma ville natale, à quelques centaines de mètres de l'hôpital Grall, rebaptisé Hôpital des Enfants, où ma mère a accouché. Pour un retour, je ne peux trouver d'endroit plus proche de mes sources!

Hélas, la douche et la sieste bien méritées doivent attendre un peu, car il y a foule devant la réception de l'hôtel, et l'unique secrétaire, souriante mais peu rapide, est quelque peu débordée. En ouvrant mon passeport à la page de l'identité et de la photo, mes yeux tombent sur mon premier prénom et, inmanquablement, ma mémoire, favorisée par les quelques minutes disponibles, se tourne vers l'évocation des quelques recommandations faites par mon père Silvère; ce sont elles, sans doute, parmi d'autres raisons, qui ont déclenché mon voyage. En fait, l'auteur de mes jours, synthèse de trois identités différentes et consécutives, s'est toujours considéré comme un «Vietnamien de base», celui ayant porté en 1945 le nom de Trương-Thi-Phúc (provisoire en ces temps où les Japonais faisaient la chasse aux Français en Indochine), au caractère simple empreint de naturel, sans artifices, prêt à donner du meilleur de lui-même. Et puis, sous un aspect de bricolage permanent, habitant tour à tour ses prénoms Camille et Silvère donnés par ses parents au moment où ils l'avaient reconnu Français, en hommage à des personnages historiques, il a construit sa vie au fur et à mesure, l'améliorant et la perfectionnant sans arrêt, avec patience et obstination, s'enrichissant ici et là des éléments qui serviraient comme autant de briques à l'élaboration de son insertion dans l'environnement et la construction de sa personnalité. Il racontait que les Vietnamiens qu'il avait connus n'attendaient pas la perfection pour vivre, considérant que la vie venait à eux et ils l'accueillaient sans se poser trop de questions sur ce qu'elle est: en fin de compte un court moment, sans doute de transition. Ils se souciaient davantage de permettre la continuité de la vie plutôt que de transmettre de la matière morte aux générations futures. La «mission» que Silvère le 3<sup>e</sup> du nom s'était donnée, et il souhaitait que ses descendants la prissent en compte dans la mesure du possible, celle qui s'était dévoilée peu à peu à lui, et tardivement, serait de faire durer la lignée, et qu'elle souscrive dans la continuité à l'histoire familiale. Il sentait que cette idée lui était progressivement «imposée», et que le parcours effectué durant sa vie visait ce but. Il pouvait évidemment, disait-il, se tromper, n'étant qu'un être humain parmi les autres, ceux de toute notre grande famille avec ses différentes branches, mais ses réflexions concouraient à lui faire sentir l'existence d'une sorte de «doigt» du destin, manifestation de forces qui étaient plus puissantes que lui, qui dicterait le sens d'une existence.

Cependant, au-delà des considérations propres à sa place dans la famille, et peut-être parce qu'il ressentait le monde occidental, qui l'avait accueilli, comme trop cadré, trop systématisé, où les choses et les individus sont en général catalogués, confinés en des identités uniques et définitives, il rêvait parfois de découvrir une synthèse flagrante de notre humanité, un hommage à la présence de l'homme, à l'image des peintures rupestres, qui serait aussi succinct et propre à traverser les frontières, les langues, les conjonctures, les millénaires.

Bref, se plaçant toujours au niveau du simple «Vietnamien de base», il rêvait beaucoup, mon père.

Après les formalités et quelques instants de retour dans le passé composé, me voici enfin dans un lit! La chambre est bien isolée, et le climatiseur me berce de son ronronnement; je me laisse aller dans un doux sommeil. Dans un rêve, je côtoie des gens agréables. Je me replonge dans l'ambiance d'il y a quarante ans, noyé avec délice dans une multitude d'hommes et de femmes ouverts, actifs, si habiles de leurs mains et de leur esprit, et puis besogneux et soucieux, sans excès, de leur avenir, mais si satisfaits du présent. En vérité, je suis revenu ici pour retrouver le caractère plutôt immuable de valeurs communes depuis les siècles qui lient ces gens, en tout cas celles qui semblent avoir disparu en Occident et dans les pays où l'influence de celui-ci a été trop forte, et perdurent sous ces latitudes: la simplicité, la sincérité (jusque dans la filouterie, disait mon père), et surtout la tradition d'entraide et de reconnaissance, celles de l'enfant envers ses parents, de l'élève envers son maître. A cela s'ajoutent une énergie sans faille dans la vie, un optimisme à toute épreuve, suivant ainsi le précepte qu'après le déclin ne peut qu'émerger l'essor, mais aussi une attitude non arrogante ou orgueilleuse, car (revers de la médaille) après l'essor peut émerger le déclin: j'aime mon amical *homo vietn-amicus*, que mon père a reconnu de son vivant sous les traits du personnage Bòm d'une célèbre légende:

*Le Bòm a un éventail en spathe d'aréquier*

*Un richard lui propose de l'échanger contre trois bœufs et neuf buffles*

*Bòm dit qu'il ne prend pas les bovins*

*Le richard lui propose de l'échanger contre un chapelet de poissons barbeaux*

*Bòm dit qu'il ne prend pas les beaux*

*Le richard lui propose de l'échanger contre un radeau de bois de fer<sup>1</sup>*

*Bòm dit qu'il ne prend pas de fer*

*Le richard lui propose de l'échanger contre un oiseau gobe-mouches<sup>2</sup>*

*Bòm dit qu'il ne prend pas de mouches*

*(Et quand) le richard lui propose de l'échanger contre une poignée de riz gluant,*

*Bòm rit.*

Thằng Bòm có cái quạt mo  
Phú ông xin đổi ba bò chín trâu.  
Bòm rằng: Bòm chẳng lấy trâu,  
Phú ông xin đổi một xâu cá mè.  
Bòm rằng: Bòm chẳng lấy mè,  
Phú ông xin đổi ba bè gỗ lim.  
Bòm rằng: Bòm chẳng lấy lim,  
Phú ông xin đổi con chim đòi mồi

---

<sup>1</sup> gỗ lim= baryxylon rufum des Caesalpinées

<sup>2</sup> chim đòi mồi = chanterelle

Bờm rằng: Bờm chẳng lấy mồi,  
Phú ông xin đổi năm xôi: Bờm cười



A mon réveil, alors que retentit encore dans mon oreille le rire cristallin de Bòm, j'éteins le climatiseur et ouvre les volets de la chambre: la nuit est déjà tombée depuis longtemps – l'horloge indique presque deux heures du matin! L'air doux et l'éclairage des rues qui inonde le quartier d'une lumière agréable m'incitent à sortir pour marcher quelque temps dans les alentours.

Impatient, je descends l'escalier, passe devant le garçon de l'accueil, pousse la grande porte et me voilà dans la rue, non sans avoir remarqué au passage, dans le hall de l'hôtel, le parfum du bouquet sur le comptoir, les pots de fleurs de pêcher et de kumquat, les lanternes du plafond et les deux banderoles ornées de couplets antithétiques (câu đỏi) écrits en caractères chinois. Une légère brise chasse ce qui reste de la chaleur de la journée, faisant bruire le feuillage des tamariniers. Les branches laissent filtrer la présence de quelques amas d'étoiles. Une odeur naturelle flotte ici et là: peut-être quelque fleur ou plante tropicale... Ma fatigue du voyage s'étant dissipée, je me sens irrésistiblement attiré par cette ville de Sài-Gòn, le cou en avant et les yeux grand ouverts, tel un animal au bout d'une laisse tirée par Maître Destin.

Je me sens bien, prêt à humer toutes les manifestations, si légères soient elles, de la gestation d'une ville sur le point de se réveiller, à repérer chaque mouvement d'une humanité qui va accueillir une nouvelle aube, tel l'émergence imminente d'une naissance extraordinaire... Je traverse le grand boulevard qui mène à l'ancien palais de l'indépendance, et voici la cathédrale de briques qui se rapproche, imposante dans la nuit. Soudain me revient l'image d'un petit garçon assis dans un cyclo-pousse avec sa maman, qui l'emmenait acheter du yaourt dans une boutique face au Continental. Maman me tenait par la main, pour me tranquilliser – et pourtant je n'étais pas inquiet avec elle, sur ce véhicule à trois roues au rythme des efforts du conducteur qui pédalait! Je vois défiler nettement les briques rouges de la bâtisse, immense à l'époque pour un enfant de deux ans et demi! Là-bas, oubliant les marques des voitures qui passeraient et que je connaissais toutes (c'était facile de reconnaître les Peugeot 404, les Renault 4 ...) je montrerais la boutique, de loin. Maman pousserait la porte des délices et une bonne odeur de brioche au beurre frapperait mes sens... Comme ces souvenirs me semblent si chers, mais si lointains! N'est-ce pas pourtant pour les retrouver que je suis ici aujourd'hui? N'est-ce pas pour eux que je suis impatient de partir à la redécouverte de cette ville, à présent silencieuse? Ma chère, très chère maman, tu me manques avec tes tuniques longues et ton cyclo-pousse.

Et voici que je reconnais à gauche l'entrée de la Poste Centrale, œuvre jadis de Gustave Eiffel. Je me rappelle avoir remarqué, à vingt-cinq ans, avec mon père, les noms des savants gravés sur les murs de la façade, tout autour du bâtiment. Je me rappelle... Je ralentis mes pas, sur la chaussée déserte qui renvoie le bruit sourd de mes chaussures, essayant de percer l'obscurité relative et de discerner les détails des choses. Au loin, un bruit de moteur passe, sans doute un commerçant se rendant à une livraison... Je me rappelle... Devant, la rue va prendre un léger tournant, et, là, elle continuera vers le port. Mes récentes lectures indiquent que la ville a beaucoup changé, je l'imaginai déjà, depuis quarante ans. Constamment entraîné dans le quotidien et tous ses soucis (comme chacun sait, le travail, la famille, les amis, les loisirs, etc.), j'avoue ne pas avoir, et jusqu'à récemment au moment de la fin de ma vie active, bien suivi, et régulièrement, l'évolution de ce pays. Je sens pourtant la présence de la ville qui sommeille, ou plutôt qui se prépare en silence, dans quelques heures, bientôt, à faire éclater sa vigueur de cité du milieu du XXI<sup>e</sup> siècle. Je dépasse à peine les deux bâtiments qui limitent les côtés de la voie goudronnée que la vue s'ouvre, immense. Je ressens un choc comparable à ma première rencontre avec New York la nuit, sur le ferry qui me ramenait de Staten Island. A perte de vue, et montant jusqu'au ciel, une multitude de lumières illuminent la nuit, un panorama de bâtiments verticaux qui donnent le vertige. Par le travail des hommes, que c'est beau! Je reste figé devant ce spectacle, tellement surpris que j'en oublie de respirer! Voici donc, j'imagine, un premier aperçu du feu d'artifice qui sera donné, demain, sur les bords de la rivière de Sài-Gòn, le soir du dernier jour de l'an, lors de la transmission du Monde entre le Tigre et le Chat (2037 du calendrier grégorien)?

Et puis, comme se situant au premier plan, se dresse au bout de la rue de la Liberté de ma prime enfance, de l'autre côté de la rivière de Sài-Gòn, un monument élancé, tel une tour Eiffel mais au moins deux fois plus haut que le chef d'œuvre parisien, en fait deux gratte-ciel larges à leurs pieds mais plus étroits en montant, de sorte que de loin chacun d'eux forme une courbe d'apparence non rigide érigée vers le haut. Celui de droite rejoint son voisin aux trois-quarts de la hauteur de celui-ci, qui continue son ascension vers l'espace et se termine en effilé. Avec un peu d'imagination, on peut trouver qu'ils ont été tracés par un pinceau, et que l'ensemble figure vaguement un être humain qui marche. Un éclair passe dans mon esprit: voici, se dressant face à moi, pour figurer l'Homme, le caractère écrit le plus succinct parmi tous les systèmes d'écriture sur Terre. Illuminée de fenêtres mais aussi par des lumières légèrement bleutées tout alentour qui la détachaient nettement du fond, cette prouesse architecturale dessine dans le ciel Sài-Gòn-nais l'idéogramme «Nhân» («Homme»)!



